

1914.. Cent ans déjà

journal trimestriel illustré de Lattes

Numéro 6

octobre 2015

SOMMAIRE

Editorial p1

Lattois mobilisez-vous p1

Nicole Girard-Mangin p2

On recherche... p2

Chiens de guerre p3

Monnaies de nécessité p3

La silhouette du poilu p4

Poésie enfantine p4



Ont contribué à ce numéro:

Flora FLEURY
Cécile GRIS
Jean-Pierre BRISSE
Jean-Pierre PAOLI
Jean-Charles POINT



Lattes, la vie naturellement.

Maquette: Jean-Pierre PAOLI

Editorial

DU BLEU A L'HORIZON...

Augustin se disait que décidément la guerre ne se déroulait pas trop mal pour lui. Depuis qu'il avait quitté Lattes, au mois de mars, après que le conseil de révision l'ait déclaré « bon pour le service » le jour de ses vingt ans, il avait vu pas mal de pays, et parcouru beaucoup de kilomètres en chemin de fer. Lui qui était habitué à son petit train de Palavas, il avait emprunté des grands trains aux voitures éclairées au gaz, tirés par de puissantes locomotives hurlantes, qui l'avaient conduit depuis Montpellier jusqu'à sa garnison, dans cette étrange ville de Verdun, dont le cœur était une citadelle lugubre et presque déserte. On l'avait affecté à un régiment cantonné au fort de Douaumont. Curieux fort en vérité, dont les canons avaient été emportés pendant l'été. Allez savoir pourquoi... Maintenant, il lui arrivait encore de prendre le train. En vérité un tout petit train que l'on appelait « le tacot » et qui le conduisait avec ses camarades au repos à Bar-le-Duc. Mais il n'y avait pas dans cette ville, malgré son nom, de bar sympathique comme en face la gare de Lattes. Ah ! Lattes... Ses copains parigots, lorsqu'ils avaient appris qu'il venait de Lattes, avaient éclaté de rire et, depuis, ils le surnommaient *godasse* ou *croquenot* parce qu'à Paris, ils appellent les chaussures des lattes, ou des *godasses*, ou des *croquenots*. A l'automne, Augustin, comme tous les autres soldats qui l'entouraient, même les gradés, avait perçu de nouvelles tenues. Fini les capotes bleu foncé et les pantalons de velours brun qui paraît-il avaient remplacé des pantalons rouges qu'il

n'avait pas connus. Désormais, la mode de la tranchée était au bleu ciel qu'il fallait appeler le « bleu horizon ». C'était assez seyant, mais ça avait tendance à se maculer facilement de boue, de cette glaise jaune et collante de la Meuse, et ça se décolorait assez vite au soleil. Mais bon... Autre nouveauté: plus de képi. Il fallait maintenant porter en service un chapeau de fer, appelé casque, et créé par un gradé du nom d'Adrian. Avec ce casque peint en bleu brillant sur la tête et en tenue bleu ciel, Augustin se trouvait plutôt élégant ainsi équipé. Mais comme les journées paraissaient longues à arpenter l'unique tranchée ceinturant ce fichu fort et à guetter le boche qui devait bien se trouver quelque part, mais pas là !



Lattois ! Mobilisez-vous !

En vue d'une future exposition, nous recherchons des objets divers sur la guerre de 14-18: vêtements, uniformes, artisanat de tranchée, accessoires divers, jouets d'époque ainsi que des documents écrits: lettres, témoignages, cartes postales. Ces documents vous seront rendus, bien entendu.

Contactez-nous à l'e-mail du journal: centenaire1418.lattes@gmail.com Merci.



Qui se souvient du docteur Nicole Girard-Mangin ?



Née à Paris le 11 octobre 1878 dans une famille de commerçants ancrée en Meuse, Nicole Girard-Mangin fut l'unique femme médecin affectée au front durant la Première Guerre Mondiale. Admise à l'externat des hôpitaux de Paris en 1899 (les femmes étant rarissimes en faculté de médecine), elle interrompt ses brillantes études pour épouser André Girard, un gros négociant en vins pétillants, dont elle a un fils Etienne. Mais son mari volage la conduit rapidement au divorce.

Elle reprend alors ses études et soutient sa thèse en 1906 sur « les poisons cancéreux ».

Professeur à la Sorbonne, elle publie des travaux remarquables sur la prophylaxie antituberculeuse et participe à de nombreux congrès internationaux. Elle consacre une partie de son temps libre à la lutte contre les inégalités sociales en menant des projets tels que la création d'un sanatorium à Bligny, de logements ouvriers, de la maison des étudiantes et de l'Ecole d'infirmières de la rue Amiot à Paris.

Egalement praticienne hospitalière, elle poursuit ses recherches sur la tuberculose et le cancer.

Son nom figurant sur la liste des médecins de l'Assistance publique et membre du Comité de secours aux blessés, elle est mobilisée par erreur le 2 août 1914. Envoyée à l'hôpital thermal de Bourbonne-les-Bains où elle est reçue sans grand enthousiasme, elle se montre apte à exercer brillamment ses fonctions et se rend utile en imaginant des moyens astucieux pour pallier le manque cruel de matériel médical :

elle stérilise dans un four de boulanger, confectionne des attelles avec des treillages et des vieilles boîtes.

Elle écrit dans son travail à Bourbonne-les-Bains : « Le 9 août 1914 à neuf heures du soir, on me dit d'aller à la gare où quelques réfugiés arrivaient. Je me trouve devant un train de blessés dont la plupart étaient intransportables : nous dûmes en recevoir 1073 ! »

Elle ne servira jamais en première ligne mais dans différents hôpitaux militaires proches du front, fin 1914 elle est mutée dans un secteur réputé calme : Verdun ! Elle sillonne ce secteur (le fort de la Chaume, Dugny, ...), avant d'être nommée à l'hôpital de Verdun, où l'offensive allemande du 21 février 1916 la surprend. Elle pratique alors la chirurgie sous la tente, soigne les blessés sur le champ de bataille accompagnée d'un brancardier et d'un infirmier. L'intensité des combats déverse quelques 875 blessés environ par jour.

Nicole Girard Mangin, nommée médecin major en décembre 1916, est alors affectée à Paris où elle prend la direction de l'hôpital-école Edith Cavell.

Après la guerre, elle devient responsable de la formation des infirmières, travaille en chirurgie et préside le Conseil de l'hôpital-école. Très engagée, elle milite à l'Union des femmes françaises, assiste aux séances de la Croix-Rouge pour la lutte anti-tuberculose et participe à la création de la Ligue contre le cancer.

Cette petite femme, à l'énergie indomptable, capable de faire marcher un régiment, comme la décrira son amie Louise Cruppi, sera retrouvée sans vie, au côté de son chien *Dun*, à son domicile parisien le 6 juin 1919, victime d'une overdose médicamenteuse. Son biographe, le docteur Jean-Jacques Schreiber, avance l'hypothèse du suicide se sachant atteinte d'un cancer incurable.

Elle ne reçut ni honneur ni décoration.

La Poste lui consacre un timbre en 2015.



Qui a connu Denis Michel ABRY? Qui en sait davantage sur lui?



Etat civil : Denis Michel ABRY né le 16 mai 1896 à Montpellier. Fils de François Gabriel ABRY et de Marie-Augustine VIGNON, domiciliés à Montpellier.

Profession : tourneur.

Signalement : cheveux châtains, yeux marron, front bas, petit nez et visage carré.

Taille: 1,65 mètre.

Etats de service : Il s'engage, à 18 ans, le 30 août 1914, pour la durée de la guerre à la mairie du 18^{ème} arrondissement de Paris au titre du 9^{ème} Régiment de Hussards (N° Matricule : 2736).

Il arrive au corps le 4 septembre (jusqu'au 22 décembre) et aux armées le 25 décembre de cette même année. Il est au front jusqu'au 2 décembre 1917 et passe au 2^{ème} groupe d'aviation le 3 décembre (N° Matricule : 34341). Il intervient aux armées le 13 mars 1918 et est évacué le 26 mai 1918 à l'hôpital de Nangis où il restera jusqu'au 13 juillet.

Le 25 avril 1919, il part pour l'Algérie et rentre en France le 1^{er} septembre de la même année. Il est envoyé le 8 septembre 1919 en congé à Lattes. Il épouse le 21 mars 1921 Henriette PAGES, fille d'Henri PAGES, « limonadier au chef-lieu de Lattes »!

Denis Michel ABRY fut gratifié de la médaille de la victoire et de la médaille commémorative de la grande guerre. Il fut libéré des obligations militaires le 30 août 1942.

Aéropostale : Un document atteste de sa présence en juin 1930 aux côtés d'Antoine de Saint Exupéry à Mendoza (Argentine), et confirme ainsi les souvenirs d'un ancien lattois, A.B.

Les sources auxquelles nous nous référons sont parfois approximatives.

Si vous possédez d'autres informations sur ce mécanicien-aviateur lattois, n'hésitez pas à nous en faire part.

Chiens de guerre.

Février 1915. Pierre a dix-huit ans et vit à La Richardière. Lors de l'attaque de son village par une horde prussienne, il voit mourir près de lui deux de ses plus chers amis, frappés par des éclats d'obus. Il veut s'engager pour les venger, mais il hésite à se séparer de son fidèle Wolf, jeune berger allemand. Il apprend quelques jours plus tard que le 20^{ème} Bataillon de Chasseurs, qui tient garnison à deux pas de chez lui, accepte que les jeunes recrues qui ont un chien et qui s'engagent pour la durée de la guerre l'emmènent avec eux. Sûr de cette information, Pierre signe son engagement le lundi 22 mars 1915. Après un mois de formation intensive, il est affecté à la 7^{ème} compagnie et rejoint son unité dans le Massif de l'Hartmannswillerkopf, au sud des Vosges.

C'est le seul Bataillon de toutes les unités des armées françaises qui depuis novembre 1914 se sert des chiens pour aider les sentinelles dans leurs missions de guet. Ceci va se savoir très vite et d'autres unités vont avoir recours aux chiens pour remplir d'autres missions. Après une période de tâtonnement, il est décidé, en mai 1915, de créer en Lorraine un centre de formation avec des chenils et des maîtres-chiens. Pour approvisionner ce centre en « *fidèles compagnons de l'homme* », l'Armée fait appel, dans un premier temps, aux personnes qui acceptent d'offrir un de leurs chiens ; toutes les races sont retenues, à l'exception des chiens de chasse. Plus tard des centres d'élevage seront créés et l'on fera même venir du Canada des « chiens des neiges », les Inuits et les Huskies surtout, quelques Samoyèdes et Malamutes, tous aptes à tirer des traîneaux.

Les nouvelles recrues à quatre pattes sont formées en fonction de leur aptitude physique. Les Labradors, les Bouviers, les Beaucerons et les Bulldogs seront retenus pour former des attelages capables de tirer de petites charrettes équipées de mitrailleuses ou aptes à recevoir des matériels de guerre les plus divers, des denrées alimentaires, voire la tambouille du poilu amenée ainsi jusqu'aux tranchées. Les Bergers allemands ou belges seront formés comme estafettes et sentinelles. Enfin, tous ceux de « petite corpulence » seront dressés pour aller secourir les blessés sur le champ de bataille ; ils peuvent s'infiltrer sous les barbelés et échapper à la vue du Prussien ; ils portent un gilet gris frappé de la croix rouge.



Cher lecteur, après ce préambule, dans chacun de vos futurs journaux, vous pourrez lire un article relatant l'exploit de l'un de ces guerriers, amis de l'homme.

Les monnaies de nécessité

La Guerre ayant gravement désorganisé l'économie et le système du franc germinal étant basé sur une correspondance de la valeur de la monnaie avec des réserves-métal (or et argent), les pièces en or et en argent se trouvèrent avoir une valeur faciale inférieure à leur masse métallique et furent systématiquement thésaurisées par les particuliers. L'État cessa alors leur frappe. Ce réflexe de thésaurisation, induit par la guerre, gagna aussi les petites monnaies en centimes malgré des émissions de 5, 10 et 25 centimes en cupronickel pour plus de 10 millions de francs. Le 16 août 1914, le ministère des Finances toléra la frappe de petites monnaies pour pallier le manque de numéraire de cette époque, et satisfaire les besoins. Peu après, le gouvernement autorisa les Chambres de Commerce, les villes, les communes, les associations de commerçants et même certains particuliers comme

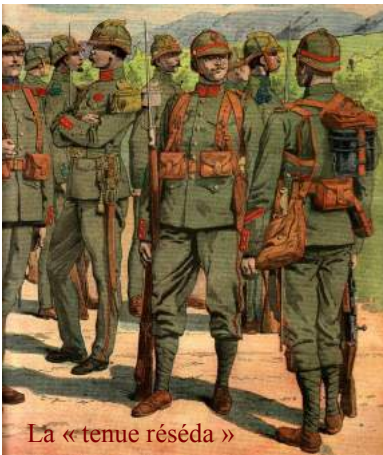
les bars, commerces, etc. à émettre des jetons-monnaie. Finalement, ces monnaies ont fini par faire partie intégrante de la vie quotidienne des Français et par être reconnues comme de véritables pièces de monnaie. D'ailleurs, la loi du 29 avril 1921 protégea ces monnaies contre le faux monnayage.



En bref: La guerre dans le monde... Septembre: En marge des opérations des Dardanelles, le croiseur « *Guichen* » de la Marine française a évacué plus de 4000 arméniens chassés de l'Empire Ottoman, et les a conduits à Port-Saïd (Egypte)... 5 octobre: Les forces alliées qui se retirent des Dardanelles débarquent à Thessalonique pour y soutenir l'armée serbe... 6 octobre: Les troupes allemandes et austro-hongroises envahissent la Serbie... 9 octobre: Belgrade est prise... 14 octobre: La Bulgarie déclare la guerre à la Serbie... 19 octobre: L'Italie et la Russie déclarent la guerre à la Bulgarie... 21 novembre: L'armée serbe qui a fait retraite vers l'Albanie, doit être évacuée vers l'île de Corfou... **Actualités...** 6 au 8 décembre: Conférence entre les alliés à Chantilly pour préparer les opérations de 1916... 11 décembre: La Chine a un nouvel empereur: Hong Xian... 26 décembre: Ibn'Saoud conclut un traité avec la Grande Bretagne... **Carnet...** 12 décembre: Naissance à Hoboken (New-Jersey-USA) de Frank Sinatra... 19 décembre: Naissance à Paris de Jeanne Gassion (future Edith Piaf)... **Nécrologie...** 11 octobre: Mort du naturaliste français Jean-Henri Fabre... 19 décembre: Mort du neuro-pathologiste allemand Aloïs Alzheimer... **Aéronautique...** 17 novembre: Un aéroplane français a jeté des bombes sur Munich... **Sciences...** 21 octobre: Première communication internationale par TSF entre Arlington (District of Columbia-USA) et la Tour Eiffel...

La silhouette du Poilu change...

Les couleurs des tenues des fantassins français étaient immuables depuis le règne de Charles X, lorsque en 1829 on avait décidé de l'usage du rouge garance pour les pantalons et les calottes des coiffures, et du bleu foncé pour les vareuses et capotes. A la fin du XIX^{ème} siècle, la question se posa de modifier ces dispositions pour les adapter aux guerres modernes à venir... On ne parlait alors pas du souci de camouflage, mais de celui « d'invisibilité » ! Des projets de tenues différentes virent donc le jour, et des essais furent menés en vraie grandeur, en équipant des régiments lors des grandes manœuvres. On peut citer ainsi des uniformes à la mode des Boërs, de couleur déjà bleutée et accompagnés de magnifiques chapeaux à large bords dont



La « tenue réséda »

le gauche était relevé. Mais le genre d'uniformes qui fut le plus près d'aboutir fut celui appelé « tenues réséda ». Le vert réséda étant un vert jaunâtre, presque « caca d'oie ». Tout un jeu d'uniformes dans ce ton furent imaginés avec bien sûr le souci « d'invisibilité ». De plus, les képis disparurent au profit de casques en cuir bouilli, liège ou fer battu selon les armes, dotés d'ornements amovibles en temps de guerre. Boutons, galons, ustensiles de cuisine et gamelles étaient ternis et brunis. Un vrai progrès vers cette « invisibilité » recherchée. Ces tenues étaient en 1910 soutenues par le ministre de la guerre Maurice Berteaux. Les soldats français allaient beaucoup ressembler aux soldats allemands qui avaient eu droit aux uniformes

« vert de gris » (feldgrau). Hélas, le ministre Berteaux perdit la vie par la chute d'un aéroplane lors d'un meeting aérien en 1910. La tenue réséda passa donc à la trappe, à la grande satisfaction de ses détracteurs, vantant l'esprit d'entrain et de bonne humeur français qu'évoquait pour eux le rouge garance et le bleu foncé ! Mais les réflexions continuèrent, et à la veille de la guerre, un consensus se forma pour équiper les troupes d'uniformes en drap « tricolore », c'est-à-dire composé de 60% de laine bleue, 30% de rouge et 10% de blanche, qui rendait une impression de bleu clair un peu mauve... Le début de la guerre empêcha de procéder à des essais, mais on décida de rééquiper l'armée en « tricolore ». Hélas, pour teindre la laine en rouge, on utilisait désormais l'alizarine, colorant de synthèse uniquement fabriqué outre-Rhin...Qu'à cela ne tienne, on poursuivit la fabrication d'un drap... « bicoloré », uniquement composé de fils bleus et blancs. Le « bleu-horizon » était né, et dans le cours de l'année 1915 les troupes furent ainsi équipées. Le grand nombre de blessures à la tête (77%) en 1914 conduisit à équiper les troupes d'un casque en acier embouti qui fut mis au point par un intendant du nom d'Adrian. Décidée en février 1915, la distribution des casques fut effective en septembre. 3 125 000 exemplaires avaient été fabriqués par plusieurs entreprises. En 1916, les blessures à la tête ne représentèrent « plus que » 22%...



Le poilu fin 1915

A Lattes comme ailleurs, les enfants attendaient le retour du père exilé au front avec beaucoup d'impatience.

Voici un poème écrit à Issoudun (Indre) le 22 août 1915, par la petite Armande à son père Félix Chantelat.

Le recto de la carte postale a été dessiné et peint par la petite poétesse.

Cher Papa tant aimé
C'est pour toi que j'ai peint cette image
Je l'ai remplie de gros baisers
Pour réchauffer ton cœur de braise

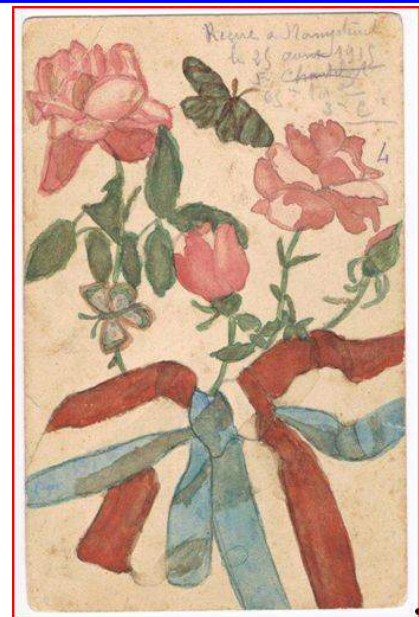
Aie toujours beaucoup de courage
Pense que tu vas nous revoir
Mais je t'assure que nous serons sages
Lorsqu'arrivera le moment du départ

Car nous savons que la France
Plus que jamais a besoin
Pour obtenir sa délivrance
Du petit soldat fantassin

Pense comme nous serons heureuses
Lorsque par un beau soir
Nous entendrons le clairon joyeux
Sonner l'air de la victoire

Songe quel enthousiasme ce sera
Car il annoncera aussi
Le retour du papa tant chéri

C'est ainsi que tous les jours
Nous vivons dans l'espérance
Admirons de loin la bravoure
Du vaillant soldat de France



Tous nos remerciements à Mme Colette THIOLLIERE, de Montpellier, pour le don précieux qu'elle nous a fait en nous remettant ces cartes postales.